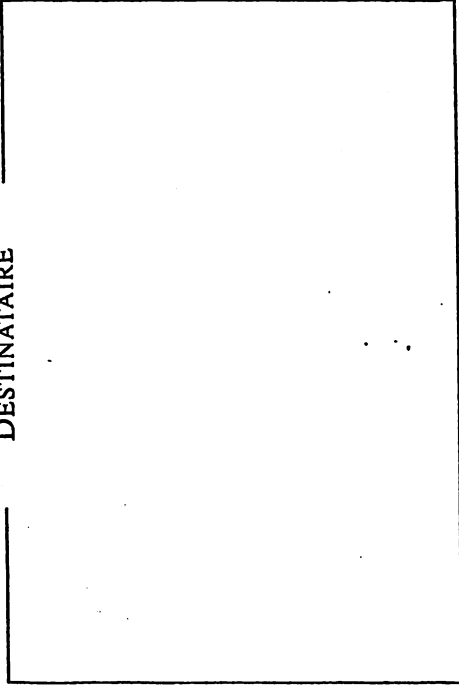


ECHANGES
BP 241
75866 PARIS CEDEX 18
FRANCE

DESTINATAIRE



10 francs

ECHANGES ENTRETIEN AVEC/INTERVIEW WITH PAUL MATTICK JUNIOR

Entretien avec Paul Mattick Jr

par Hannu Reime

New York, le 17 novembre 1991

An Interview With Paul Mattick Jr

In New York, November 17, 1991

édition bilingue

Echanges et Mouvement

ÉCHANGES

Bulletin du réseau « Echanges et mouvement »

pour abonnement, informations et correspondance :
BP 241, 75866 Paris Cedex 18, France

Abonnement : 60 FF ou 10 euros pour quatre numéros
comprenant les brochures publiées dans l'année.

BROCHURES RECENTES

A.PANNEKOEK (10 F)

Pourquoi les mouvements révolutionnaires du passé ont échoué
Grèves et Parti et classe

Textes suivis de souvenirs de **C.BRENDEL** : Le Groupe des communistes
internationalistes en Hollande

C.BITOT (10 F)

Enquête sur le capitalisme dit triomphant

DANS LE MONDE UNE CLASSE EN LUTTE

Ce bulletin de nouvelles brèves dans luttes dans le monde paraît tous les
deux mois .

Il est adressé :

- soit à l'unité contre envoi de 6 enveloppes adressées et timbrées à 2,70
- soit gratuitement en quantité fixée par le destinataire pour redistribution.

ECHANGES

Dans le numéro 90 - Printemps - été 99

A PROPOS DE LA GUERRE DANS LES BALKANS

Une série de texte replaçant ce conflit dans tout son contexte international.
L'ACTE PERSONNEL - LA DESTRUCTION COMME MOYEN DE LUTTE

Textes d'A.Pannekoek écrits après l'incendie du Reichstag par un
communiste de conseils

DISCUSSION sur des positions théoriques

NOTES

(1) Paul Mattick (1904-1981).

(2) Voir *Marx and Keynes : The Limits of the Mixed Economy*, Merlin Press, London, 1969 [traduction française : *Marx et Keynes : Les limites de l'économie mixte*, Gallimard, 1971 (NdT)] ; et l'ouvrage publié après sa mort : *Marxism : Last Refuge of the Bourgeoisie*, M. E. Sharpe, Armonk, New York, 1983 [un essai inclus dans ce livre a été, à ma connaissance, traduit en français : « Marxism : Yesterday, Today and Tomorrow », sous le titre : « Le marxisme hier, aujourd'hui et demain », dans : *Le Marxisme hier, aujourd'hui et demain*, Cahiers Spartacus n° 123B, mai-juin 1983 ; ainsi que le chapitre : « Theory and Reality », sous le titre : « De la pauvreté et de la nature fétichiste de l'économie », Ab Irato, 1998 (NdT)].

(3) *Living Marxism* 8, septembre 1939. Traduction française dans : *La Contre-révolution bureaucratique*, 10/18, Paris, 1973.

(4) *Living Marxism* 7, juin 1939. Réédité en tant que chapitre I dans : Paul Mattick, *Anti-Bolchevik Communism*, Merlin Press, London, 1978 [Article traduit en français dans : Paul Mattick, *Intégration et rupture ouvrière*, EDI, 1972, p. 39-61, sous le titre : « Karl Kautsky : de Marx à Hitler » (NdT)].

(5) Southern Advocate for Workers' Councils, Melbourne. [Traduction française : Anton Pannekoek, *Les Conseils ouvriers*, Bélibaste, 1974 ; réédition : Cahiers Spartacus n° 114B, janvier-mars 1982, et n° 119B, octobre-novembre 1982 (NdT)].

Interview with/Entretien avec
Paul Mattick Jr

Imprimerie spéciale
d'Echanges

septembre 1999

- (1) Paul Mattick (1904-1981).
 (2) See *Marx & Keynes : The Limits of the Mixed Economy*, Merlin Press, London, 1969 ; and the posthumously published *Marxism : Last Refuge of the Bourgeoisie ?* M.E. Sharpe, Armonk, NY, 1983.
 (3) *Living Marxism* 8, September 1939 ; French translation in *La Contre-révolution bureaucratique*, 10/18, Paris, 1973.
 (4) *Living Marxism* 7, June 1939; published as chapter 1 in Paul Mattick, *Anti-Bolshevik Communism*, Merlin Press, London, 1978
 (5) Southern Advocate for Workers' Councils, Melbourne.

INTRODUCTION

La brochure que nous présentons aujourd'hui contient le texte — en français et en anglais — d'un entretien avec Paul Mattick Junior au sujet de l'activité et des positions de son père, Paul Mattick Senior. A notre connaissance, ce document n'a jamais été publié.

Nous possédons par ailleurs une bibliographie complète des écrits de Paul Mattick Senior publiés dans toutes les langues, établie peu après son décès par son fils et par Michael Buckmiller. Nous avons pensé joindre cette bibliographie au présent texte. Mais cette adjonction aurait par sa dimension déséquilibré l'ensemble. D'autre part elle aurait dû être complétée par ce qui a pu paraître ultérieurement — soit œuvres posthumes, soit rééditions d'œuvres antérieures, soit traductions des unes ou des autres. Nous pouvons cependant envoyer cette bibliographie incomplète sur demande (1).

Des biographies plus ou moins extensives de Paul Mattick Senior (1904-1981) figurent dans divers ouvrages notamment en français dans *Le Marxisme hier, aujourd'hui et demain* (toujours disponible aux éditions Spartacus, n° 123 B).

Nous pensons que, considérant l'évolution économique présente du monde, la pensée de Paul Mattick Senior est plus que jamais d'actualité et peut donner les grandes lignes d'une compréhension de ce que nous avons vu littéralement exploser dans les dernières années.

* * *

The brochure that we are introducing today contains the transcription — in French and English — of an interview with Paul Mattick Junior about the activism of and viewpoints held by his father Paul Mattick Senior. As far as we know, this document has never been published.

We thought to add a complete bibliography of the written work of Paul Mattick Senior published in several languages. This bibliography was compiled by his son a short time after his father's death and by Michael Buckmiller. But we have dropped this idea because it would have been too long for such a pamphlet. On the other hand it was incomplete : references to work that may have been published posthumously and also to re-editions of earlier work and various translations of these works have not been added to this bibliography. We can send it to the readers asking for it (1).

More or less extensive biographies of Paul Mattick Senior (1904-1981) exist in various publications, notably in French in *Le Marxisme, hier, aujourd'hui et demain* (still available from Spartacus n° 123B).

We think that, considering the present world wide evolution of economy, the ideas of Paul Mattick Senior are more relevant than ever. They can provide the guiding lines for an understanding of what we have seen literally explode in the last few years.

(1) Aussi disponible sur Internet/also available on Internet : Paul Mattick Sr. Bibliography : <http://www.geocities.com/CapitolHill/Lobby/2379/>

An Interview With Paul Mattick Jr

In New York, November 17 1991

by Hannu Reime

HANNU REIME : *Your father (I) belonged to the relatively little known tradition of council communism that was born after the First World War. What was, briefly, their analysis of the nature of Bolshevism?*

PAUL MATTICK : I would say that the basic analysis was that Bolshevism represented, as Lenin originally described it in his first writings, a revolutionary variant of social democracy, that is to say, social democracy in what are now called third world conditions, conditions of a very early stage of capitalism or nearly a precapitalist situation, in which the left-wing party, the social democratic party, could not even think of practically working to produce a socialist revolution, but had first to fulfill the function which the bourgeoisie was unable to fulfill in a backward country, and produce a capitalist system. So I would say that their fundamental analysis of Bolshevism was that it is the ideology of the development of a form of capitalism in parts of the world in which the slow development such as took place in England between, say, the 15th and the 19th century was no longer possible, making use of an ideology derived from social democracy as a kind of cover for the actual creation of a form of wage labor and a form of capitalist relationships.

There were many disagreements within what we could call the council communist or ultra-left position. For instance, some people believed very literally that a country like the Soviet Union should be analyzed as a form directly of capitalism, and that the State planning form was really a fairly superficial difference, that what was essential was the relation between wage labor and capital, and that the capital should be concentrated in the hands of the State rather than dispersed among private entrepreneurs was a relatively unimportant difference. My father disagreed with that and believed that this represented a novel form of capitalism, that the absence of the dispersion of capital among private entrepreneurs and its concentration in the hands of the State represented a novelty, a new form. (2)

I'm actually very sorry that he's not alive at the moment, because I think that this question has to be discussed at the present time, whether it wasn't a mistake of all the people, members of this ultra-left current, among whom I would include myself, to think of the Bolshevik form, the centralized, State controlled economy, as a new form, which we should think of as coming after capitalism, as representing,

C'est en train de dégénérer en une espèce de guerre de brigandage, de guerre des gangs.

H. R. : *Comme au Liban.*

P. M. : Exactement. Même si la population est franchement stupide et patriotique, cela joue peu dans les circonstances actuelles.

H. R. : *En conclusion, est-ce que tu dirais que nous avons une vision du monde plus claire maintenant qu'avant la chute du bolchevisme?*

P. M. : Oui. Je pense que nous voyons plus clairement ce que fut le bolchevisme, qu'il ne représentait pas le point de départ d'une nouvelle forme de société. Indiscutablement, il ne fut pas à l'origine d'une hypothétique prise du pouvoir par la classe ouvrière en Russie, en Chine, ni nulle part ailleurs. Il était l'expression d'une forme d'exploitation de la majorité de la population par une petite élite qui occupait les plus hauts postes dans le parti communiste. Celle-ci est actuellement en train de se transformer en une élite de capitalistes privés afin de continuer à agir comme elle l'a toujours fait et d'exploiter la classe ouvrière sous une forme qu'ils espèrent plus efficace et plus lucrative.

H. R. : *Les mêmes personnes ?*

P. M. : Ce sont les mêmes. Ils étaient autrefois commissaires ; ils deviennent maintenant capitalistes. Bien sûr, dans une période de transition comme celle-ci, de nouvelles têtes peuvent se frayer un chemin vers l'avant et des vieux se retrouvent en prison, ou sur la Côte d'Azur s'ils ont suffisamment d'argent sur un compte en Suisse. Mais l'intérêt personnel des apparatchiks leur conseille probablement avant tout de se transformer en capitalistes dans la mesure où ils le peuvent, pendant que d'autres apparatchiks essaient de maintenir l'ancien système aussi longtemps que possible. Cela peut se faire de différentes manières. En Roumanie, par exemple, on peut voir une fraction du vieux parti qui était au pouvoir, et qui y est resté, appliquer une forme de terreur politique plus ou moins fascisante, tout à fait comme autrefois. Ce sont absolument les mêmes gens ; ce qui a changé c'est que M. et Mme Ceausescu ont été tués. Tous les autres sont encore là. Et ils continuent à diriger la Roumanie exactement comme auparavant. Donc je te répondrais : oui ; les changements en Union soviétique ont jeté une lumière nouvelle sur le caractère historique du bolchevisme. Et puisque tu t'intéresses à la vieille critique que lui ont faite les communistes de conseils, je dirais que ces événements l'ont validée.

going to fight it out. It's degenerating into a kind of gangster situation, like armed gangs.

H. R. : *Like in Lebanon.*

P. M. : Like in Lebanon. Even though the population is genuinely stupid and patriotic, it has very little to do at this point.

H. R. : *As a conclusion, would you say that we now see the world more clearly than before the collapse of Bolshevism ?*

P. M. : Yes. I think that we see more clearly what Bolshevism was, that it did not represent the basis for a new form of society. It certainly did not represent the basis for an eventual conquest of social power by the working class in Russia, or China, or anywhere else. It represented a form of exploitation of the majority of the population by that small elite who occupied the higher reaches of the Communist Party. That elite is now transforming itself into a more private capitalist elite to continue its former practice of exploitation in what they are hoping will be a more effective and efficient form.

H. R. : *The same persons.*

P. M. : It's the same people. They were formerly commissars. Now they're becoming capitalists. Now, of course, in such a situation of transition, new people can shove their way forward and some old people have to go to jail or go to the Riviera, if they have enough money in a Swiss bank. But probably it's mostly the transformation of apparachiks into capitalists in so far as they are able to, while other apparachiks attempt to maintain as long as possible the old system, in which they have their personal interests involved. It may take many different forms. In Romania you have actually a segment of the old ruling Party, which is still in power, now making use of a more or less fascist system of political terror, very much like the old one, but it's even directly the same people except that Mr. and Mrs. Ceausescu have been killed. But everyone else is still there. And they are still running Romania just as they were before. So I would say yes. The historical character of Bolshevism has been clarified by this transformation of the Soviet Union, and since you are interested in this old council communist critique, that critique has been vindicated by this experience.

Entretien avec Paul Mattick Jr

New York, le 17 novembre 1991

par Hannu Reime

HANNU REIME : *Ton père (1) se rattachait à la tradition relativement peu connue du communisme de conseils, apparu après la première guerre mondiale. Brièvement, comment ce courant analysait-il la nature du bolchevisme ?*

PAUL MATTICK : Je dirais que le fondement de leur analyse était que le bolchevisme, tel qu'à l'origine Lénine le décrivait dans ses premiers écrits, représentait une variante révolutionnaire de social-démocratie, c'est-à-dire d'une social-démocratie placée dans les conditions de ce que, aujourd'hui, on appelle le tiers-monde ; conditions d'un stade très élémentaire du capitalisme, ou bien quasi précapitaliste, dans lesquelles le parti situé à gauche, le parti social-démocrate, ne pouvait pas même envisager être l'instigateur d'une révolution socialiste. Mais il devait avant tout remplir la tâche que la bourgeoisie était incapable d'assumer dans un pays arriéré : instaurer un système capitaliste. Je dirais donc qu'ils analysaient fondamentalement le bolchevisme comme une idéologie d'un type de capitalisme particulier à des régions du monde où un développement lent, du genre de celui qui avait eu lieu en Angleterre, disons entre le XV^e et le XIX^e siècles, n'était plus possible ; faisant usage, pour ce faire, d'une théorie empruntée à la social-démocratie comme d'une sorte de couverture afin de dissimuler l'institution effective d'une forme de travail salarié et de relations capitalistes.

Il y avait de nombreux désaccords au sein de ce qu'on pourrait appeler les positions du communisme de conseils, ou ultra-gauche. Par exemple, certains s'en tenaient strictement à la lettre et pensaient qu'un pays tel que l'Union soviétique devait être considéré comme une forme abrupte de capitalisme, la planification étatique ne faisant véritablement que bien peu de différence ; l'essentiel était dans la relation entre travail salarié et capital. Pour lors, que le capital soit concentré dans les mains de l'Etat plutôt que réparti entre des entrepreneurs privés était une nuance de relativement peu d'importance. Mon père était en désaccord avec cela et considérait qu'il s'agissait d'une forme nouvelle de capitalisme, que le fait que le capital n'était pas réparti entre entrepreneurs privés mais concentré dans les mains de l'Etat représentait quelque chose de nouveau, une forme originale (2).

Je regrette beaucoup qu'il ne soit plus en vie, car je crois que la question doit être débattue aujourd'hui de savoir si ce ne fut pas une erreur de tous les membres de ce courant ultra-gauche, parmi lesquels je m'inclus moi-même, d'avoir pensé que l'économie contrôlée par l'Etat, centralisée, de type bolchevique, constituait une nouvelle forme découlant du capitalisme, représentant, pour

say, a logical end point of the tendency to monopolization and centralization of capital, which is a feature of all private property capitalist systems. Instead, it seems to really have been a kind of preparation for capitalist development, a pre-capitalist form, if you want. But nonetheless, the essential point of the critique was that Bolshevism, which claimed to be acting in the name of the working class, could not have been any such thing since the majority of the Russian population at the time of the Bolshevik revolution wasn't a proletarian population, but a peasant population, and that in practice the historical project of the Bolshevik Party was to organize the expropriation of the peasantry and the production of a wage earning proletariat in the Soviet Union, but one which was set against not, as I said, a group of private entrepreneurs, but the State functioning as the repository of the total social capital.

H. R. : *We can return later to the present day changes in these countries, but was it so that your father didn't see any difference between Bolshevism as such and Stalinism ?*

P. M. : He saw no essential difference, no. You have to recognize that there is a historical difference that is to say, time goes on and the conditions change radically. For example, he recognized, as everybody did, that when the Bolsheviks first made their revolution, they probably quite sincerely expected there to be revolutionary movements in Western Europe. Had the movements, which actually did develop in 1919, continued into a socialist revolution, that would, of course, have completely transformed the meaning of the Bolshevik seizure of power in the Soviet Union. Once the revolution in Western Europe failed to develop, then the conditions were immediately radically different in the Soviet Union and the putschist character of the Bolshevik coup could not be transformed into anything else, and the decision on the part of the Bolsheviks to remain in power meant that they were inevitably started on a trajectory, which could only lead either to their relinquishing power or to Stalin, the Stalinist utilization of Leninist methods. And we can be very specific about that.

You could say, as my father and his comrades were already willing to say in the 20s, that the Stalinist program was already developed by Trotsky with the slogan of the militarization of labor, with the ruthless suppression of any left-wing and proletarian resistance to the Bolshevik dictatorship, that Stalin was not a deformation of the Russian revolution, but the logical continuation of the principle that a small group of professional revolutionaries could seize power and make decisions in the name of the working class and even against the actual and practical will of the workers themselves. And of course, it was already known by the early 1920s that the secret police organization, set up immediately by the Bolsheviks, had begun the arrest and imprisonment of the opposition. So the Gulag begins from the very beginning of the revolution and all the basic features of the Stalinist system are already present in the Leninist ideology and practice. But it's

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il y a toujours eu une guerre quelque part dans le monde ; et elle est en train de réapparaître en Europe avec ces combats ethniques atroces en ce moment en Yougoslavie. Il n'est pas du tout impensable que des hostilités du même genre puissent éclater ailleurs en Europe de l'Est, et pourquoi pas dans les nombreuses républiques d'Union soviétique. Aussi, le problème demeure : il faut faire un choix entre laisser le capitalisme persister dans la barbarie, ou bien s'emparer collectivement des moyens de production. Que l'on appelle cette seconde option : socialisme, ou non, m'importe beaucoup moins que le fait que c'est le seul choix qui nous reste.

H. R. : *Penses-tu que ce regain des tensions nationalistes en Europe — la Yougoslavie en étant jusqu'à maintenant le cas extrême — sert en quelque sorte d'exutoire face à une impossibilité d'établir des relations humaines plus positives ?*

P. M. : Oui. C'est une réponse aux possibilités actuellement limitées de développement économique à l'Est. Malheureusement, les pays de l'Est se sont jetés dans les bras du marché mondial au moment où il se rétractait. Ni l'Union soviétique, ni la Tchécoslovaquie, ni la Hongrie, ni la Yougoslavie ne vont connaître un important développement économique. La tendance naturelle de la civilisation capitaliste paraît être pour un peuple de se définir en tant que groupe national ou ethnique et d'attaquer en ennemi un autre groupe quelconque défini dans les mêmes termes. C'est apparemment ce que tout le monde essaye de faire dans un premier temps ; et je suppose qu'il en sera ainsi durant une période plus ou moins longue ; ce qui va entraîner des dégâts sans nombre, jusqu'à ce qu'en Europe de l'Est — tout comme en Europe de l'Ouest ou aux Etats-Unis — la population renverse le système. Il n'y a pas d'autre issue.

H. R. : *Est-ce que selon toi la guerre civile en Yougoslavie est la preuve indéniable de la faillite du « socialisme » de marché à la Tito ?*

P. M. : Oui, il s'est complètement effondré. L'économie yougoslave était soutenue en grande partie par l'émigration massive des travailleurs à l'Ouest, particulièrement en Allemagne occidentale. De plus, c'était une économie exportatrice que la récession mondiale, la crise actuelle, a atteint de plein fouet. Par conséquent, suite à la déliquescence de l'Etat, après la mort de Tito, de cet Etat qui maintenait ensemble les différentes factions potentiellement ennemies, on a un système dominé par des seigneurs de guerre. Je crois je ne suis pas un expert de cette partie du monde, mais c'est mon impression, que nous assistons actuellement à l'éclosion d'une situation d'affrontement entre seigneurs de guerre ; avec un chef serbe qui essaye d'enlever à un chef croate un morceau stratégique de territoire, et une population prise au piège au milieu de tout cela. Et qu'elle soit fanatiquement nationaliste n'y change rien. Je suis sûr que ceux qui subissent le siège de Dubrovnik seraient très contents de se rendre et de pouvoir manger ; mais les militaires au pouvoir en Croatie tout comme en Serbie sont décidés à se battre jusqu'au bout.

Since the end of the Second World War, war has been going on somewhere in the world all the time and is now for the first time reappearing in Europe with this quite vicious national struggle which is going on in Yugoslavia. It's not at all unthinkable that such struggles could begin elsewhere in Eastern Europe and certainly in the Soviet Union as well among the various republics. So the problem of the choice between allowing capitalism to continue in its barbaric way or of taking control collectively of the means of production remains the same. And if the second option is called socialism or not, matters to me much less than the fact that that is the only choice which people have in front of them.

H. R. : *Do you think that this exacerbation of nationalist tensions in Europe — Yugoslavia being the worst case until now — is a kind of substitute for more positive relations between people?*

P. M. : Yes, because it's a response to the actual limited possibilities of economic development in the East. Unfortunately, the Eastern countries have thrown themselves into the arms of the world market when the world market is contracting. There is not going to be very much economic development in the Soviet Union, or in Czechoslovakia, or in Hungary, or in Yugoslavia. It seems to be the natural tendency of capitalist culture for the people to define themselves in a national or racial group and to attack as an enemy some other national or racial group. This seems to be the first thing that people try, and I imagine that this will go on for some time causing a great deal of harm, until the peoples of Eastern Europe — like the people of Western Europe or the United States — overthrow a system, in which this is their only possibility

H. R. : *Would you say that the Yugoslav civil war is also a very stark testimony to the bankruptcy of the Titoist market « socialism » ?*

P. M. : Yes. It has collapsed completely. To a great extent the Yugoslav economy was supported by the massive emigration of workers to the West, particularly to West Germany. But also internally the Yugoslav economy was an export economy, which the general contraction of the world economy, this crisis, has affected as well. Then with the collapse, after Tito's death, of the State, which held all these potentially warring outfits into one whole, you have a kind of warlord system. It seems to me — I'm not an expert on this part of the world — but it seems to me that what we're seeing now, is the development of a kind of warlord situation with a Serbian chieftain who is trying to capture a certain strategic piece of territory from the Croatian chieftain, and the population, despite that it's filled with all sort of nationalistic fervor, is at the same time trapped in the middle of this. I'm sure that the people who are sitting in Dubrovnik, would be very happy to surrender and eat, but the armies which are in control in Croatia as well as in Serbia, are

ainsi dire, l'aboutissement logique d'une tendance à la monopolisation et à la centralisation du capital caractéristique de tout système capitaliste libéral. Il semble plutôt qu'en fait ce fut une sorte de préparation au capitalisme, à son développement, une forme précapitaliste si tu veux. Ceci mis à part, le point principal de la critique du bolchevisme portait sur ses prétentions à agir au nom de la classe ouvrière, ce qui était impossible, puisque la majorité de la population russe à l'époque de la révolution bolchevique n'était pas prolétarienne mais paysanne ; et, sur le projet historique du parti bolchevique qui était d'organiser dans la pratique l'expropriation de la paysannerie et le développement d'un prolétariat salarié en Union Soviétique, avec cette particularité que celui-ci ne se trouvait pas face, ainsi que je l'ai dit, à un groupe d'entrepreneurs privés mais à l'Etat agissant en dépositaire du capital social total.

H. R. : *On pourra revenir plus tard sur les changements actuels dans ces pays ; mais est-il exact que ton père ne voyait aucune différence entre le bolchevisme et le stalinisme ?*

P. M. : Il ne voyait aucune différence essentielle entre eux, non. Il existe, bien sûr, une différence historique, c'est-à-dire que le temps passe et que les conditions changent radicalement. Par exemple, mon père convenait, comme tout le monde, que dans les premiers temps de leur révolution les bolcheviks comptaient probablement très sincèrement sur l'apparition de mouvements révolutionnaires en Europe occidentale. Si ces mouvements, qui eurent effectivement lieu en 1919, avaient mené à une révolution socialiste, le sens de la prise du pouvoir par les bolcheviks en Union soviétique en aurait, c'est certain, été complètement modifié. Mais une fois la révolution vaincue en Europe occidentale, les conditions en Union soviétique s'en trouvèrent immédiatement transformées de façon radicale, et le caractère putschiste du coup d'Etat bolchevique n'offrait plus aucune perspective ; la décision prise par les bolcheviks de se maintenir au pouvoir signifiait qu'ils suivaient inéluctablement une trajectoire qui ne pouvait les mener qu'à leur éviction du pouvoir ou à Staline, à l'utilisation stalinienne des méthodes léninistes. Et nous pouvons être très précis à ce sujet.

On peut dire, comme mon père et ses camarades le faisaient déjà dans les années 20, que le programme stalinien avait été engagé par Trotsky avec son slogan de militarisation du travail, avec la liquidation impitoyable de toute résistance de la gauche et du prolétariat à la dictature bolchevique ; que Staline n'était pas une anomalie de la révolution russe, mais la conséquence logique du principe qui veut qu'un petit groupe de révolutionnaires professionnels peut s'emparer du pouvoir et prendre des décisions au nom de la classe ouvrière, en allant jusqu'à s'opposer à la volonté concrète et pratique des travailleurs eux-mêmes. On savait bien sûr dès le début des années 1920 que la police secrète, mise en place par les bolcheviks aussitôt arrivés au pouvoir, avait commencé à arrêter et emprisonner l'opposition. C'est ainsi que le Goulag est né aux tous débuts de la révolution et que tous les traits du système stalinien sont déjà en germe dans l'idéologie et la pra-

still necessary to recognize — and they did recognize — that the conditions of the world, and therefore also Russia, in 1920, say, were not those of 1930 or 1940. So what we're talking about is stages in the development of a system. But certainly the left, of which my father was a part, saw, I would say, from the very beginning — you can read this already in the criticism, which Rosa Luxemburg made of Lenin immediately after the Russian revolution — that the Bolshevik principle led directly in the direction of a State dictatorship over the working class. This was already visible as soon as the revolution happened.

The belated discovery by the European or American left in the 1930s or 40s or 50s or even the 1960s that terrible things were going on in Russia has always seemed to me very peculiar, because this tradition, to which my father belonged, had been saying, writing and publishing these views really since 1919.

H. R. : *When you said that this analysis viewed Bolshevism as a kind of social democracy in third world conditions, do you think that this explains the relative success of Leninism in certain third world countries and third world revolutions ?*

P. M. : Yes, I think it's very important to recognize that Leninism, or Bolshevism, has only had a real existence as a meaningful social movement in underdeveloped countries. It has no real existence outside of the Soviet Union, or China, or Vietnam. In the West, the actual practice of the Bolshevik parties has always been social democratic, if you think of the Italian Communist Party, or the history of the French Communist Party. Or else it has been simply a small sectarian organization like the British Communist Party with very little actual political meaning. So you could say that historically Bolshevism was the ideology, or an ideology, of the capitalist development of underdeveloped countries under the conditions of the existence of highly developed capitalism elsewhere in the world.

H. R. : *Do you interpret in this light Lenin's remark that social democracy, as everybody called it at the turn of the century, was Jacobinism combined with a mass movement ?*

P. M. : Yes, exactly. And Jacobinism, as in the French revolution, was always combined with a mass movement. The main principle, though, is that the Jacobins, or the Blanquists, or the Leninists, must control and manipulate that mass movement, which could never be allowed to acquire a momentum of its own.

H. R. : *So how do you see the collapse of Bolshevik systems that has taken place in the last few years in the light of the analysis that the council communists gave of Bolshevism ?*

P. M. : As I said before, it seems to me that the one part of the council communist analysis, which it throws in question, was the idea, which I think every-

importante, à mon avis, dans l'histoire des idées dont nous parlons ; ce fut une de ces rares occasions où l'on eut un engagement sérieux et concret face au problème que pose la construction d'une économie socialiste sur la base de décisions démocratiques prises par les producteurs eux-mêmes.

H. R. : *Ton père s'est-il jamais occupé de ce thème de la nature d'une société socialiste ?*

P. M. : Non. Il souhaitait ardemment le faire ; c'était son intention, et il avait commencé à y travailler peu de temps avant de mourir. Son projet était d'aller au-delà des premières ébauches de cette théorie, trop fortement liée, à son avis, au modèle particulier des conseils ouvriers et à la question de la production et de la distribution des biens par le truchement d'une espèce de substitut aux relations de marché. Ce problème a abondamment retenu l'attention, surtout des communistes de conseils hollandais. Mais ces théories sur l'avenir dataient des années 1930 ; et comme depuis, en 1980, le monde avait beaucoup changé, il pressentait que toute cette question était à revoir. Par exemple, les moyens modernes de télécommunications, la télévision, les réseaux informatiques pouvaient aider à prendre des décisions démocratiques dans une mesure qui n'était tout simplement pas possible auparavant pour des raisons pratiques.

H. R. : *Donc ton père attachait beaucoup d'importance à l'évolution des technologies.*

P. M. : Oui, tout à fait. Il pensait que c'était des outils potentiellement extrêmement puissants.

H. R. : *Je voudrais revenir sur la question de l'idéologie. Puisque l'idée du « socialisme » ou du « communisme » a été si sévèrement discréditée dans l'esprit de tant de gens à cause de l'expérience bolchevique, penses-tu qu'on puisse en conserver quelque chose ? A commencer par les mots eux-mêmes.*

P. M. : Comme je le disais, je pense que le mouvement ouvrier né au XIX^e siècle a complètement cessé d'exister aujourd'hui. On peut donc dire que les mots « socialisme » et « communisme », que le mouvement bolchevique fit tomber en disgrâce, sont sans doute perdus à jamais. A mon avis, ça n'a pas beaucoup d'importance. Le fait est que le capitalisme est toujours là. Sa nature reste la même qu'auparavant ; il est simplement beaucoup plus développé. Nous avons maintenant, à un degré bien plus grand que jamais dans l'histoire, un système capitaliste mondial, et une classe ouvrière mondiale qui se retrouve confrontée au problème que la classe ouvrière a toujours eu, à savoir choisir entre s'emparer du contrôle de la production et de la distribution ou souffrir indéfiniment des conséquences du mode de production capitaliste. Pour le moment, par exemple, à mon avis, ces conséquences sont une grave crise économique. Certainement aussi de sérieux désordres écologiques, même des désastres de grande amplitude, et un état de guerre permanent.

ment, I think, in the history of these ideas, and it was one of the few times when you really had a very serious and practical engagement with the problem of creating a socialist economy on the basis of a democratic decision making by the producers' themselves.

H. R. : *Did your father ever develop this theme on the nature of a socialist society ?*

P. M. : No. He wanted very much to, and he intended to, and was beginning to work on such a project at the time when he died. He intended to try to get beyond the earlier stage of this theory, which was excessively tied, he felt, to the specific model of the workers' council and to the problem about the production-distribution of goods through some kind of substitute for market relations. There's a great deal of attention paid, especially by the Dutch council communists, to this problem. But these sort of speculations about the possible future were developed really in the 1930s, and since by 1980 a great deal had happened in the world, he felt that the whole issue had to be rethought, that, for example, the use of modern means of telecommunication, television, computer networks, made possible a kind of democratic decision making which was simply not — for practical reasons — possible in an earlier period.

H. R. : *So your father took seriously this kind of technological advance.*

P. M. : Yes, absolutely. He thought these were potentially extremely powerful tools.

H. R. : *I would like to return to the question of ideology. Because the idea of « socialism » or « communism » has been so badly discredited in the minds of so many people by the Bolshevik experience, do you think that anything can be saved from this, starting with the terms themselves ?*

P. M. : Well, as I said, I think that this movement, the workers' movement, which started in the 19th century, is now completely over. So you could say that the words « socialism » or « communism », which were very much disgraced by the Bolshevik movement, may be irretrievable. In my opinion, that doesn't matter very much. The fact is that capitalism remains. It has the same nature that it had before, except that it is much more highly developed. We now have, to a much greater extent than ever before in history, a world capitalist system, a global working class, which is facing the problem that the working class has always faced, namely that it has a choice between taking control over the system of production and distribution in its own hands or suffering indefinitely the consequences of the capitalist mode of production. At the present time, for example, that means, I believe, deep economic depression. And it certainly also means severe ecological disruptions and even major disasters, and continuous warfare.

tique léniniste. Il faut cependant reconnaître — et ils le reconnaissaient — que les conditions dans le monde, donc aussi en Russie, en 1920 n'étaient pas identiques, disons, en 1930 ou 1940. Par conséquent, nous parlons de différents niveaux d'évolution d'un système. Mais certainement, la gauche, dont mon père faisait partie, voyait, je dirais dès les origines — comme on peut le lire dans la critique que Rosa Luxemburg a faite de Lénine immédiatement après la révolution russe —, que le principe bolchevique mène directement à une dictature d'Etat sur la classe ouvrière. C'était clair dès les débuts de la révolution.

La découverte tardive par les gauches européenne ou américaine dans les années 1930, 40, 50 ou même 60 qu'il se passait des choses terribles en Russie m'a toujours paru très étrange, parce que ce courant, auquel mon père appartenait, l'avait dit, écrit et publié dès 1919.

H. R. : *Quand tu dis que cette analyse voyait dans le bolchevisme une sorte de social-démocratie transplantée dans des conditions du tiers-monde, penses-tu que c'est ce qui explique le relatif succès du léninisme dans certains pays du tiers-monde et les révolutions dans ces pays ?*

P. M. : Oui, je crois qu'il est très important de noter que le léninisme, ou bolchevisme, n'a eu d'existence réelle en tant que mouvement social marquant que dans les pays sous-développés. Il n'a aucune existence réelle en dehors de la Russie, de la Chine ou du Vietnam. En Occident, les partis bolcheviques ont toujours agi en sociaux-démocrates ; qu'on pense au parti communiste italien ou à l'histoire du parti communiste français. Ou bien le parti est simplement resté une petite organisation sectaire, comme le parti communiste britannique, avec très peu de poids politique. On peut dire qu'historiquement le bolchevisme fut l'idéologie, ou une idéologie, du développement capitaliste des pays sous-développés soumis aux conditions du capitalisme très avancé qui dominait dans le reste du monde.

H. R. : *Est-ce dans ce sens que l'on doit comprendre la remarque de Lénine que la social-démocratie, telle qu'on la concevait généralement au début du siècle, était la combinaison du jacobinisme et d'un mouvement de masse ?*

P. M. : Oui, exactement. Et le jacobinisme, comme dans la révolution française, a toujours été associé à un mouvement de masse. Le principe essentiel, c'est que les jacobins, les blanquistes ou les léninistes doivent contrôler et manipuler ce mouvement de masse, sans jamais lui laisser la possibilité d'aller à son propre rythme.

H. R. : *Quel est ton point de vue sur l'effondrement du système bolchevique survenu ces dernières années à la lumière de l'analyse du bolchevisme faite par les communistes de conseils ?*

P. M. : Comme je l'ai dit auparavant, il me semble que la partie de l'analyse des communistes de conseils remise en question par cet effondrement est l'idée,

body on the left had, that a centralized, State controlled economy represented a kind of logical end point of the tendency towards monopolization and centralization of capitalist control that operates in the private property capitalism. It seems, in fact, to have been a starting point for capitalist development. Although it has to be remembered that what is being produced in Russia now is not the free market of the 19th century, which exists in no capitalist country, but in Russia we will have, as everywhere else, some kind of mixed system combining some government sector and some government regulation with various kinds of private property capitalism. But fundamentally, I think, you can argue that the collapse of the Soviet system shows that it is impossible to have a planned economy, in which the planning functions are not carried under the control of the producers themselves, that an exploitative system, which makes use of the capital functions, the money function, that goods are produced and sold as commodities, and that labor is employed and paid as wage labor seems to require the normal capitalist structure, which is known under the name of the market.

That is to say, to run such an exploitative system efficiently and successfully, you have to be able to, for example, fire workers and have large numbers of unemployed, or you have to be able to disregard the need for housing or elementary necessities, particularly at what remains a relatively low level of production, because the Soviet Union, although in some areas, notably military, has very high level of technology, the economy as a whole remains a very underdeveloped one.

So I think that what we have is a result of the conflict between the essentially capitalist-like and class exploitative nature of the system and the form of centralized planning, and, essentially, that it shows that if you want a system that is as much like capitalism as the Soviet Union was, then you will sooner or later have capitalism. I would argue that the essential point of the council communist critique of these systems was correct, and that it has been shown by the collapse of the Soviet system that the fundamentally capitalist nature, the fundamentally class exploitative nature, of the Bolshevik system has simply, so to speak, emerged from its earlier stage, the stage, which it acquired in the course of the revolution.

H. R. : *The Bolshevik Party was originally a very small revolutionary sect of the intelligentsia and they appeared very suddenly on the stage of history. Now they seem to have disappeared as suddenly.*

P. M. : Actually, they were made to disappear. You have to remember that the Bolshevik Party is a very interesting case, because it's one of the first cases of a party which was liquidated by its own leadership. Stalin killed most of them off, while continuing the policy. So you could say that maybe the genius of Stalin was to recognize what Leninism meant under conditions of a continuing attempt to de-

principe que je viens de mentionner ; puisque, de son point de vue, la révolution socialiste ne pouvait être faite que par le mouvement ouvrier lui-même, c'était à la fois inutile et une erreur pour toute organisation, politique ou autre, de se prononcer sur les formes que le mouvement révolutionnaire devait prendre. La tâche de la gauche théoricienne, ou de la gauche organisée, devait être d'essayer de comprendre et d'exposer clairement la nature du capitalisme ainsi que la nature réelle du mouvement qui s'oppose à lui tel qu'il se déroule ; par contre, vouloir élaborer un programme ou prescrire les formes que le mouvement socialiste de la classe ouvrière aurait à prendre était non seulement inutile, mais encore contre-productif.

H. R. : *Il y eut cependant quelques tentatives dans cette direction, comme par exemple Les Conseils ouvriers d'Anton Pannekoek (5).*

P. M. : Oui, mais il faut se rappeler cependant... le grand avantage de Pannekoek sur Marx fut qu'il vécut cent ans plus tard ; son but n'était pas de dire aux ouvriers ce qu'ils avaient à faire mais de décrire, sur la base de l'expérience de la classe ouvrière à partir de la fin du XIX^e siècle, quelles formes d'organisation les travailleurs semblaient avoir créées spontanément. Le sujet de ce livre majeur dans son œuvre, *Les Conseils ouvriers*, n'était pas d'affirmer qu'à l'avenir, en période révolutionnaire, telle forme organisationnelle particulière, assimilable à l'idée des conseils ouvriers, serait la seule efficace ; mais de souligner que dans tous les soulèvements révolutionnaires, les ouvriers semblent s'être toujours organisés de manière identique, en accord avec leurs conditions concrètes de travail. Ce qui était important à propos du conseil ouvrier ce n'était pas la structure dans ce qu'elle a de particulier, mais son principe : il émane des travailleurs eux-mêmes, est issu des relations sociales dans lesquelles ils vivent, et on peut le définir en disant qu'il transforme les liens sociaux noués sur le lieu de travail en la base d'un nouveau mode d'organisation sociale.

H. R. : *Quelles étaient les analyses des communistes de conseils au sujet de la révolution espagnole ?*

P. M. : Ils soutenaient bien sûr les tentatives des anarchistes d'autogestion collective. Ils étaient les adversaires du gouvernement républicain parce que c'était un gouvernement. Et aussi, évidemment, de l'opposition fasciste. Je dirais qu'ils attachaient beaucoup d'importance à cette expérience. Elle montrait, par exemple, comment en pratique des salariés agricoles pouvaient créer des coopératives à la campagne ; ce fut un des rares exemples où eut lieu une discussion animée sur la façon d'organiser l'économie de tout un pays à partir de décisions démocratiques prises par la base, au niveau des masses et sur une grande échelle.

En fait, ce n'est pas allé très loin. C'était évidemment très difficile dans les conditions de la guerre ; et les communistes jouèrent très rapidement un rôle crucial dans l'écrasement des tentatives révolutionnaires. Néanmoins, ce fut une date

say, with the Marxist position that since a socialist revolution would have to by necessity be the product of the workers' own movement, that it was both pointless and a mistake for any individual or political organization to decide what forms the revolutionary movement should take, that a function of the theoretical left, or the organized left, should be to try to understand and articulate the nature of capitalism and the actual nature of the movement against it as it developed, but that to draw up a program or to prescribe the forms which socialist movement or working class organization would have to take, was not only pointless but actually counterproductive.

H. R. : *But there were some efforts like Anton Pannekoek's Workers' Councils (5).*

P. M. : Yes, but you have to remember that this was not ... the great advantage that Pannekoek had over Marx, was that he lived a hundred years later, and it was an attempt not to say what the workers should do but to describe on the basis of the experience of working class movements since the end of the 19th century what forms seem to be the ones which workers have spontaneously generated. The point of his very important book *Workers' Councils* was not even to say that in the future some particular form, which can be identified with the idea of workers' councils, was the only one which could serve the revolution, but to point out that in moments of revolutionary upheaval, workers seem to have always made use of a form of the same type, namely that they were generated out of their existing organization of labor. The important thing about the workers' council was not the specific form but the principle, that the workers' council was the product of the workers themselves, that it arose out of the social relations that they were already experiencing, and could be described as a kind of transformation of the social relationships in the work place into the basis for a new mode of social organization.

H. R. : *What was the view of the council communists on the Spanish revolution of 1936 ?*

P. M. : They, of course, supported the anarchists' experiments in collective self-government. They were against the republican government as a government. They were, well, obviously, against the fascist opposition. But I would say they saw this as a very important experience. For example, it was an experience of agricultural wage workers in the countryside attempting to create cooperatives, and it was one of the few examples in which you had an active discussion on how to create an organization of a whole national economy on the basis of democratic decision making from the bottom up, from the rank-and-file level up on a very large scale.

It didn't in reality get very far. It was, of course, very difficult under war time conditions, and the Communists played very quickly a very important role in crushing the revolutionary experiment. But nonetheless, it was a very important mo-

commune je pense à toute la gauche, qu'une économie centralisée et maîtrisée par l'Etat représentait une sorte d'aboutissement logique à la tendance à la monopolisation et à la centralisation du contrôle capitaliste qui se manifeste au sein même du libéralisme. En fait, il semble qu'elle ait plutôt été un point de départ du développement du capital. D'autre part, il ne faut pas oublier que ce qui est en train de voir le jour en Russie n'est pas ce libre-échange du XIX^e siècle, qui n'existe plus dans aucun pays capitaliste ; nous allons avoir en Russie, comme partout ailleurs, une sorte de système mixte qui combinera un secteur étatique et certaines régulations gouvernementales avec diverses variantes de propriété privée. Je pense au fond qu'on peut affirmer que l'effondrement du système soviétique a montré qu'il était impossible d'avoir une économie planifiée dans laquelle les tâches de planification ne sont pas sous le contrôle des producteurs eux-mêmes ; qu'il faut apparemment impérativement une structure capitaliste normale appelée économie de marché, lorsque l'on a un système d'exploitation fondé sur le capital, sur l'argent, des produits et des biens vendus sous forme de marchandises, et le travail employé et rétribué en tant que travail salarié.

C'est-à-dire que pour faire fonctionner un tel système d'exploitation efficacement et avantageusement on doit pouvoir, par exemple, licencier des ouvriers et avoir un grand nombre de chômeurs ; on doit aussi pouvoir ignorer les besoins en logement ou autres besoins élémentaires, particulièrement dans un pays qui se maintient à un niveau de production relativement bas, car l'Union soviétique reste dans son ensemble une économie largement sous-développée, tout en ayant atteint dans certains domaines, notamment militaire, un très haut niveau technologique.

Aussi, je pense que ce qui se passe en Russie résulte du conflit entre la nature foncièrement capitaliste d'exploitation de classe du système, et une forme de gestion planifiée et centralisée ; cela montre au fond que si on veut un système aussi ressemblant au capitalisme que l'était celui de l'Union soviétique, alors on aura, tôt ou tard, le capitalisme lui-même. Je dirais donc que le point essentiel de la critique des communistes de conseils de ces régimes était juste et que l'effondrement du système soviétique a montré que la nature fondamentalement capitaliste, d'exploitation de classe, du système bolchevique s'était révélée tout simplement, pour ainsi dire, dès les premiers jours, et était née du cours de la révolution.

H. R. : *Le parti bolchevique était au départ une très petite secte d'intellectuels, qui sont très soudainement apparus sur la scène de l'histoire. Ils semblent aujourd'hui avoir disparu tout aussi soudainement.*

P. M. : Leur disparition était inéluctable. Il faut rappeler que le parti bolchevique offre un cas très intéressant, parce qu'il est un des premiers exemples de parti liquidé par sa propre direction. Staline a fait tuer la plupart d'entre eux tout en poursuivant leur politique. Aussi, on peut dire que le génie de Staline fut sans doute qu'il sut quel sens il fallait donner au léninisme dans des conditions qui exigeaient

velop the Soviet economy, and to realize that the fulfillment of the Leninist program under the actual circumstances of the late 1920s, 1930s, required a kind of very strict and strong centralization of political control. As I see it, we are now witnessing not the end of Bolshevism, but its continuation by different means under the conditions of the end of the 20th century.

The economy had developed to the point, where, so to speak, its specifically Stalinist form had to be cast off, and what was now required was a greater degree of integration into the world market, a higher form of exploitation, which required the adoption of the forms of the so called free market, but that the process, which began with the Bolshevik revolution, is the process, which is continuing today in the Soviet Union, namely the creation of a modern industrial society based on the exploitation of wage labor. So from that point of view it seems to me that this council communist critique of Bolshevism is completely confirmed by the present day events.

H. R. : *How do you see the ideological factors in this context, the fact that most of the working movement of this century has associated itself either with social democracy or Bolshevism ? Do you think anything valuable might turn out of this tradition, or is it completely over ?*

P. M. : I think it's completely over. I think what valuable element can be retained, which has actually not been retained by many people, was — to come back to the people you're interested in, this leftwing, council communist tradition — precisely the criticism of social democracy and Bolshevism. It seems that the essential idea of that old labor movement, which began in the 19th century and went really, say, till 1940 or 1950, was that you could slowly accumulate a movement, you could slowly build, as we like to say in America, a left-wing movement, which would either one day take over the State, or which would suddenly through a revolutionary act take over the State, depending if you take the social democratic or the Bolshevik version of it ; or even the anarchists had a very similar view, that you slowly create an organization, which would at some point become the new organization of society.

What we have seen in the last hundred years of history, is that this is not how history of capitalism works, that you cannot create an organization, which will organize the working population or act for it in the transformation of capitalism into another form of society, that historically, revolutionary movements have always developed more or less spontaneously. That doesn't mean without thought. That doesn't mean unconsciously or without some form of organization, but it means that the actual moments of revolution have not been organized by those social democratic or Bolshevik parties, and that the parties have always played a rather reactionary role. It seems to me that this is the great lesson of the history of the labor movement from the last hundred years. And that, I think, does have to be remembered

H. R. : *Est-ce ton père ou Otto Rühle qui a écrit que les nazis se chargèrent d'appliquer le programme de la social-démocratie allemande, jusqu'à et y compris en annexant l'Autriche avec l'Anschluss ?*

P. M. : Je crois que c'est mon père dans son essai : *Karl Kautsky, From Marx to Hitler* (4). Et c'est la vérité. Par voie de conséquence, le lien peut aussi être établi par rapport au bolchevisme. Lorsque Lénine déclare dans *L'Etat et la Révolution* que le système postal allemand offre le modèle de la société socialiste, on peut dire qu'il dévoile candidement en quoi le bolchevisme, la social-démocratie, le national-socialisme et le New Deal se ressemblent. Dans tous les cas, on a une tentative de l'Etat de prendre en charge certaines tâches normalement assurées par le libre jeu de la concurrence capitaliste sur le marché, à un moment où l'économie est si mal en point qu'on peut craindre une révolte d'une part importante de la population. Cette incapacité du marché à assurer sa propre reproduction est alors compensée par l'Etat, et les idéologies social-démocrate, bolchevique ou national-socialiste peuvent jouer un rôle dans l'exécution de cette tâche. Mais à long terme, il faudra dans chaque cas finalement en arriver à user d'une forme quelconque de contrainte politique pour contrôler la population. Ce seront alors les sociaux-démocrates allemands qui, après la révolution de 1919, installèrent le pouvoir qui allait détruire ce qui restait du mouvement ouvrier ; ou les bolcheviks qui mirent en place leur propre police secrète ; ou bien encore les nazis qui appliquèrent la terreur contre la classe ouvrière allemande. Pour tous trois, le mélange d'idéologie et de violence découle nécessairement de la tâche qu'ils ont à accomplir : assurer la bonne marche du système capitaliste dans une situation de crise.

H. R. : *Si je comprends bien, le point de vue de ton père sur l'expérience bolchevique, c'est qu'elle n'est d'aucun enseignement, indépendamment de sa réussite ou de son échec, lorsqu'il s'agit de savoir si le socialisme est réalisable ou non.*

P. M. : Il y a une leçon qu'elle peut nous apporter : c'est qu'une révolution socialiste doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes — ainsi que Karl Marx l'avait écrit il y a bien longtemps dans le préambule aux statuts de la première Internationale —, et non d'une organisation séparée, secte ou parti, ayant pour principe de s'exprimer à leur place. On peut dire que voilà la seule grande leçon du bolchevisme : un mouvement ouvrier ne doit laisser aucun parti ni aucune autre organisation s'exprimer, agir ou prendre des décisions en son nom. Mais hormis cette leçon négative, non, le bolchevisme n'a absolument rien à voir avec le socialisme.

H. R. : *Ton père voyait avant tout en Marx un penseur négatif, un critique du capitalisme...*

P. M. : Oui.

H. R. : *... et non un penseur positif.*

P. M. : Il faut dire que Marx refusait catégoriquement de fournir, selon ses propres mots, des recettes pour l'avenir. Et ceci, je crois, pour la raison de

H. R. : *Was it your father or Otto Rühle who wrote that the Nazis realized the program of German Social Democracy even up to the point of the Anschluss of Austria ?*

P. M. : I think it was my father in his essay *Karl Kautsky ; From Marx to Hitler* (4). Yes, and that's actually true. And there is also then a link to Bolshevism. When Lenin says in *State and Revolution* that the model for the socialist society is the German postal system, you can say that in his naive way he is revealing the essential structural similarity between Bolshevism, social democracy, and National Socialism, or the New Deal. In all cases you have the attempt of the State to take over some of the functions normally played by the interplay of private capitalism in the market place in moments in which the market system is functioning so badly that there is a threat of wide-spread popular revolt. This insufficiency, let's say, of the market system to guarantee its own reproduction is then made up for by the State, and the ideologies of social democracy, or Bolshevism, or of National Socialism can play a role in fulfilling that function. But in the long run in every case, finally, some form of political force will have to be used to control the population whether that be the German socialists after the revolution of 1919, who organized the political force to destroy what was left of the working class movement, or the Bolshevik development of their own secret police, or the Nazi terror against the German working class. The mixture of ideology and force in all three cases follows necessarily from the fundamental function, which is the regulation under crisis conditions of the capitalist system.

H. R. : *Did I understand correctly your father's point of view that as far as the Bolshevik experience is concerned, independently of whether it succeeds or not, it has nothing to say about the possibility of socialism ?*

P. M. : It has something to say about the possibility of socialism, namely that — as Mr. Karl Marx wrote very long time ago in the preamble to the statutes of the First International — a socialist revolution has to be the work of the workers themselves and not of any special organization, or sect, or party, which seeks to speak for them. This, you could say, would be the one major lesson of Bolshevism, that a working class movement must not allow any party or other form of organization to speak and act, or rule, in their name. But other than this negative lesson, no, it has nothing to do with socialism whatsoever.

H. R. : *Your father saw Marx mainly as a negative thinker, as a critic of capitalism...*

P. M. : Yes.

H. R. : *... and not a positive thinker.*

P. M. : Well, Marx explicitly refused to make, as he said, recipes for the future, and this, I think, for the principled reason, which I just mentioned, that is to

un effort ininterrompu en vue de développer l'économie soviétique ; et d'avoir compris que pour mener à bien le programme léniniste dans le contexte de la fin des années 1920 et de toutes les années 1930, il fallait un type de centralisation du contrôle politique extrêmement strict et tout-puissant. Je crois que nous sommes actuellement en train d'assister non pas à la mort du bolchevisme mais à son prolongement par d'autres moyens dans une conjoncture qui est celle de la fin du XX^e siècle.

L'économie était parvenue à un point où, pour ainsi dire, elle devait se débarrasser de sa forme spécifiquement stalinienne ; il fallait maintenant s'intégrer plus largement dans le marché mondial, parvenir à une forme plus élevée d'exploitation, ce qui impliquait l'adoption d'une organisation bâtie sur le modèle de l'économie de marché. C'est ce processus de création d'une société industrielle moderne fondée sur l'exploitation du travail salarié, engagé par la révolution bolchevique, qui se poursuit aujourd'hui en Union soviétique. C'est pourquoi, de ce point de vue, il me semble que la critique du bolchevisme par les communistes de conseils est totalement confirmée par les événements actuels.

H. R. : *Comment vois-tu les facteurs idéologiques dans ce contexte, le fait que le mouvement ouvrier de ce siècle fut dans sa grande majorité influencé par la social-démocratie ou bien par le bolchevisme ? Penses-tu qu'il puisse sortir quelque chose d'utile de cette tradition ouvrière, ou est-elle totalement dépassée ?*

P. M. : Je pense qu'elle est complètement dépassée. Ce qu'on peut en retenir, et peu de gens l'ont fait, c'est — pour en revenir à ce qui t'intéresse, le courant du communisme de conseils — précisément la critique de la social-démocratie et du bolchevisme. On a l'impression que l'idée principale de ce vieux mouvement ouvrier né au XIX^e siècle et qui a survécu, disons, jusqu'en 1940 ou 1950, était qu'on pouvait lentement rassembler des troupes, lentement construire un mouvement de gauche, comme on aime à le dire en Amérique, qui un jour ou l'autre ferait la conquête de l'Etat, ou bien s'en emparerait tout à coup par une action révolutionnaire, ceci en fonction de la version choisie : social-démocrate ou bolchevique. Les anarchistes eux aussi envisageaient les choses d'une manière identique : on créait lentement une organisation qui, à un moment donné, devenait l'organisation nouvelle de la société.

Ce que nous avons constaté durant ces cent dernières années, c'est que l'histoire du capitalisme ne se fait pas ainsi ; qu'on ne peut pas créer une structure qui organise les travailleurs ou agit à leur place pour transformer le capitalisme en une autre société ; qu'historiquement, les mouvements révolutionnaires se sont toujours développés plus ou moins spontanément. Ce qui ne veut pas dire sans théorie, ni sans conscience ou sans une certaine forme d'organisation ; mais je veux dire que les péripéties révolutionnaires n'ont pas été concertées par ces partis social-démocrate ou bolchevique, que les partis ont toujours joué un rôle plutôt réactionnaire. Il me semble que c'est la leçon principale de l'histoire du mouvement ouvrier de ces cent dernières années. Et il faudra, je pense, se souvenir à l'ave-

for the future, that whatever social movements develop, which are able to challenge the basic nature of capitalism, will have to be generated by the working population itself out of its own experiences and its own social relationships, and cannot be supplied by some organizational force outside of it.

H. R. : *You mean in the most highly developed capitalist countries.*

P. M. : I think in the most highly developed capitalist countries. If there's going to be a socialist movement, that's where it has to start. On the other hand, it has to be said that one can't even be dogmatic about this, because the world has changed very much in the last fifty years. You know Brazil, which we think of as part of the third world, I think is now the eighth largest industrial country in terms of GNP and the level of production. Much of the world is now part of the industrialized world. If you think of what has happened in Asia and even South America in the last fifty years, there is a tremendous development. And now in the Soviet Union, you already have gone very far towards the creation of a modern industrialized system. You can't say where such movements will begin, but it certainly seems to me that you cannot have a transformation of the global capitalist system without having a transformation of the most developed parts of it.

Again the old idea, which was also an integral part of Bolshevism, that the world revolution could begin at its so called weakest links in the underdeveloped world, seems to me to have been, again, thoroughly disproved by the events of the last fifty years.

H. R. : *One of the functions of Bolshevism in the Soviet Union was to, in a way, cement the unity of the Western world, or how would you say, private capitalist world. Do you think that now that Bolshevik systems have collapsed, there might be new divisions inside this Western capitalist world ?*

P. M. : I think in fact that the so called unity of the private capitalist part of the world, the Western world, was never very strong. There was, you have to remember, the Second World War, in which the Americans and the English fought together with the Russians, together with the Bolsheviks, against the Germans and the Japanese. After that war, the Americans, the Germans, and the Japanese, you could say, fought together against the English in the Middle East, which the Americans took over, and, of course the Russians and the Chinese became the major enemy. But it seems to me that just as in the past, so in the present, there is a tendency towards rivalries between national capitals in the West. But more important to me is that the level of integration of the world economy seems to me now to have developed more than before, and this integrated world economy may or may not come to include Eastern Europe and the Soviet Union.

I'm actually very dubious, because I don't think that there will be very much economic development in Russia and very much Western investment. But I think

Etats-Unis, par exemple, le secteur étatique concerne déjà environ 40 % de l'économie ; si ce secteur devait encore s'étendre, cela signifierait la fin de la propriété privée, du libéralisme, et la création d'un capitalisme d'Etat sur le modèle soviétique.

Je crois qu'il y a extrêmement peu de chances que cela arrive, au stade historique où nous en sommes ! Ce qui veut aussi dire que par fascisme, nous ne pouvons actuellement entendre que l'usage de diverses formes de terreur politique, contre des groupes minoritaires par exemple. A mon avis, l'émergence de quelqu'un comme David Duke en Louisiane est l'expression de ce que nous avons en germe dans les administrations Reagan et Bush : l'appel à la haine raciale en guise d'exutoire face à la constante dégradation des conditions de vie de la majorité des Américains. Mais en vérité, ça ne sert à rien ; car ce n'est pas la faute des Noirs si le niveau de vie des Blancs se dégrade. Les problèmes n'en seront pas résolus pour autant ; les hitlériens, eux, avaient quelque chose à donner aux gens. Ils pouvaient mobiliser les chômeurs et les mettre au travail, tout comme Roosevelt grâce à la production pour la seconde guerre mondiale... Je veux dire que la seconde guerre mondiale amena incontestablement la prospérité en Occident ; mais il est difficilement imaginable qu'une troisième guerre mondiale puisse permettre la survie de l'humanité, ni encore moins engendrer une prospérité nouvelle.

La guerre ne peut plus remplir le rôle qu'elle fut en mesure de jouer dans les années 1930. L'Etat-providence tel qu'il avait été conçu par les nazis, la social-démocratie dans les pays scandinaves ou par le New Deal aux Etats-Unis n'est plus envisageable. Les Etats-providence, ce point essentiel du programme fasciste, se retrouvent démantelés partout dans le monde.

H. R. : *Cette comparaison entre les programmes fasciste et nazi, et ceux de la social-démocratie, est un scandale pour beaucoup de gens.*

P. M. : Nous voilà revenus à la question que tu m'avais posée auparavant concernant la critique de la social-démocratie par les communistes de conseils. On peut dire que la social-démocratie représentait une forme bénigne de fascisme alors que le nazisme, le national-socialisme, représentait une forme extrêmement dangereuse de social-démocratie ; dans les deux cas on a, de toute façon, un parti qui parle au nom de la population, ainsi qu'une espèce de rhétorique anticapitaliste. Les nazis, tout comme les sociaux-démocrates et les bolcheviks, se présentaient dans leurs discours en adversaires des grands monopoles ; de même l'antisémitisme — les banquiers et les grands monopoles juifs — est une variation sur le thème populiste plus général de la défense du peuple, c'est-à-dire les ouvriers, les petits patrons, les gens ordinaires, contre les grands monopoles. Bien sûr, et cela vaut pour la social-démocratie comme pour le national-socialisme, les grands monopoles garderont de toute façon le pouvoir tant qu'il n'y aura aucune transformation révolutionnaire de la société. Ni les nationaux-socialistes ni les sociaux-démocrates n'appliquèrent de programme pour l'expropriation des grands monopoles. Ils ont plus d'un point de ressemblance.

about 40 %. If the State would continue the process of expansion, that would mean the abolition of private property, private entrepreneurial capitalism and the creation of a State capitalism on the Soviet model.

This seems to be highly unlikely at this point of history ! But that means that fascism could only mean now the use of various forms of political terror, perhaps against minority groups in the population. I think the emergence of someone like David Duke in Louisiana spells out something which has already been present in the Reagan and Bush administrations, the mobilizations of racial hatred as a means to promise some kind of relief to the on-going degradation of life for the majority of the American population. But the truth is that this won't help, I mean, since it's not actually the fault of the Blacks that the White living standard is falling. This will not actually solve the problems, whereas the Hitlerians could actually give people something. They could take the unemployed and put them to work, just as Roosevelt actually was able through the production for the Second World War ... I mean the Second World War really did create prosperity in the West, but it's hard to imagine that a Third World War could allow mankind even to survive, much less to create new prosperity.

So war can't any more play the role which it was able to play in the 1930s. And the welfare State as developed either by the Nazis, or by the social democracy in the Scandinavian countries, or by the New Deal in the United States is no longer an option. All over the world now people are dismantling the Welfare State, which was an essential part of the fascist program.

H. R. : *This comparison between the fascist and Nazi programs and social democratic programs is scandalous for many people.*

P. M. : Well, now we come back to what you were asking before, the council communist critique of social democracy. You could say that social democracy represented a benign form of fascism, whereas Nazism, National Socialism, represented a very malign form of social democracy, that in both cases you have a party organization, which speaks for the needs of the population. In both cases you even had a kind of anti-capitalist rhetoric. The Nazis had, like the social democrats and also the Bolsheviks, this slogan of being against the big monopolies ; hence also the antisemitic aspect — the Jewish bankers and the big Jewish monopolies — is a particular variation on the general populist theme of the defense of the people, which is to say, the workers, the small businessmen, the ordinary people, against the big monopolists. For social democracy as for National Socialism, of course, if you don't actually make a revolutionary transformation of society, the big monopolists will be in control anyway. Neither the National Socialists nor the social democrats put a program of the expropriation of the monopolies into practice. But they are very similar.

nir que tout mouvement social, pour être en mesure de s'opposer à l'essence même du capitalisme, doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes partant de leurs propres expériences et relations sociales ; aucune force organisationnelle extérieure ne peut y pourvoir.

H. R. : *Tu veux dire dans les pays capitalistes les plus avancés ?*

P. M. : C'est ce que je pense. S'il doit y avoir un mouvement socialiste c'est de ces pays qu'il partira. Mais je dois dire que l'on ne peut pas être absolument affirmatif à ce sujet parce que le monde a énormément changé au cours de ces cinquante dernières années. Regarde, le Brésil que nous considérons comme faisant partie du tiers-monde est maintenant, si je ne me trompe, le huitième pays industriel mondial en termes de PNB et de niveau de production. Le monde, dans sa majorité, appartient aujourd'hui au monde industrialisé. Si on réfléchit à ce qui s'est passé en Asie et même en Amérique du Sud durant ces cinquante dernières années, il y a eu une formidable évolution. Et actuellement en Union soviétique on est allé déjà très loin sur la voie d'un système industrialisé moderne. On ne peut pas dire avec certitude d'où partira la révolution, mais il me semble évident qu'on ne pourra avoir une transformation du capitalisme dans son ensemble sans une transformation de ses parties les plus développées.

La vieille idée, qui faisait partie intégrante du bolchevisme, selon laquelle la révolution mondiale pouvait venir des prétendus maillons les plus faibles, situés dans le monde sous-développé, me semble, encore une fois, avoir été totalement infirmée par les événements de ces cinquante dernières années.

H. R. : *Une des conséquences du bolchevisme en Union soviétique, fut, en un certain sens, de renforcer l'unité du monde occidental, ou, autrement dit, du libéralisme. Penses-tu que, maintenant que le système bolchevique s'est effondré, il puisse y avoir de nouvelles divisions à l'intérieur du monde capitaliste occidental ?*

P. M. : Je crois qu'en fait cette soi-disant unité de la partie capitaliste libérale du monde, l'Occident, n'a jamais été très forte. Il y a eu, ne l'oublions pas, la seconde guerre mondiale dans laquelle Américains et Anglais ont combattu aux côtés des Russes, des bolcheviks, contre les Allemands et les Japonais. Après guerre, on peut dire qu'Américains, Allemands et Japonais se sont battu côte à côte contre les Anglais au Moyen-Orient, dont les Américains se sont emparés, et, bien sûr, les Russes et les Chinois sont alors devenus l'ennemi principal. Il me semble que de nos jours, tout comme dans le passé, il y a, en Occident, une tendance qui pousse chaque capitalisme national à entrer en compétition avec d'autres. Ce qui est plus important pour moi, c'est que le niveau d'intégration de l'économie mondiale me paraît à l'heure actuelle plus élevé qu'autrefois. Est-ce que cette économie mondiale intégrée sera amenée ou non à inclure l'Europe de l'Est et l'Union soviétique ?

J'en doute, parce que je ne pense pas qu'il puisse y avoir en Russie un fort développement de l'économie ni d'importants investissements occidentaux. La

that the real dynamic, which controls the level of integration or conflict in the West, didn't have so much to do with opposition to Bolshevism as to the tension between the natural tendency of capital to expand internationally and the fact that the only form of social and political organization, which private property capitalism has, which is larger than the individual corporation, is the nation State so that there's always a struggle between the tendency of capital to expand internationally and the tendency of national capitals to unite as groups and fight against each other. So for example even in the Second World War, the American Air Force was not bombing certain German armaments factories because they represented investments by the General Motors Corporation. So this tendency could operate in very concrete ways.

H. R. : *During the Second World War, was it so that the council communist groups, or what remained of them at the time, were completely neutral as far as the war was concerned ?*

P. M. : Yes, they were. There was a very famous — among our circles, very small circles, I say, very famous — article by Otto Rühle, which my father published in the United States in an English translation, with the very provocative title *The Struggle Against Fascism Begins With the Struggle Against Bolshevism* (3) and which pointed out that to fight against Hitler, but for Stalin, didn't make very much sense from a working class point of view. I would say that the position of the council communists was not neutral, but that they continued to hold by the old slogan that the enemy is first of all in your own country, and that the job of the workers in every country was to fight against their own ruling class.

H. R. : *So that was the same slogan as during the First World War.*

P. M. : As during the First World War.

H. R. : *But there was this very strong ideological presentation of the Second World War as something else, as a fight between good and evil.*

P. M. : Yes, that's true. But if you believed that the Stalinist terror was not preferable to the Hitlerian terror, it was very hard to take this position, and if you believed, as my father and his friends did, that Hitler was not an anomaly, although he represented a peculiarity of history, but that the fascist regime, the Nazi regime, was one product of the capitalist system. Their position was that what was necessary, remained the destruction of the capitalist system, or else you would have other Hitlers or other forms. You would have, for example, the use of atomic weapons, or the killing of millions of people through starvation and overwork, or the various forms of terror, which continue on an every day basis as long as you have private property and State capitalism.

H. R. : *Le col bleu.*

P. M. : L'ouvrier d'usine en col bleu. Là aussi je crois qu'il y a une grosse part d'exagération, qu'il y en a encore beaucoup qui font ce travail. Mais c'est parfaitement exact qu'il y a de nouvelles formes de travail salarié, le travail de bureau par exemple, et que de nombreuses tâches dont se chargeait normalement ce qu'on appelle la classe moyenne : entrepreneurs plus ou moins indépendants ou professions libérales, ont été prolétarisées.

Dans ce pays, par exemple, à l'époque de la seconde guerre mondiale, l'agriculture concernait environ 40 % de la population. Il y en a maintenant environ 2 % ; et autrefois, bien sûr, il y avait de très petites fermes, des fermes familiales comme on dit. De nos jours, la plupart de ceux qui travaillent dans l'agriculture sont salariés. De même, avocats et docteurs, qui faisaient partie il y a peu encore des professions purement libérales, sont de plus en plus employés par de grandes entreprises, des hôpitaux privés ou des cabinets privés d'avocats qui leur versent un salaire ou les payent à la commission. Je dirais donc que la tendance n'est pas à une diminution de la classe ouvrière mais au contraire à l'absorption d'une part toujours plus importante de la population mondiale, directement créatrice de plus-value ou non, dans une classe de salariés. Ce qui a disparu, ce sont les professions libérales, les indépendants ou les petits entrepreneurs d'autrefois. Ceux qui naguère n'étaient ni capitalistes ni ouvriers appartiennent maintenant à la classe ouvrière.

H. R. : *Puisque tu considères que le bolchevisme et le fascisme furent tous deux, en ce XX^e siècle, des tentatives pour contrôler la classe ouvrière de manière extrêmement brutale et impitoyable, penses-tu qu'il sera dans l'avenir plus difficile de recourir à de telles méthodes ?*

P. M. : Plus difficile, certainement ; mais pour une raison bien précise. Le fascisme et le nazisme n'étaient pas seulement une institutionnalisation de la terreur dirigée contre la classe ouvrière ; ils avaient aussi un programme social et politique spécifique : développer une économie mixte, autrement dit tirer parti du secteur étatique. Le nazisme et le fascisme furent les premiers à appliquer ce qu'on a appelé le New Deal en Amérique, disons en général, l'économie keynésienne : le recours aux dépenses de l'Etat dans l'industrie militaire mais aussi dans des projets de travaux publics tels que la construction d'autoroutes en Allemagne, le développement de l'assurance-chômage ou toutes sortes de programmes étatiques. Ils avaient quelque chose à offrir à la population. En ce sens, ils ressemblaient tout à fait dans leur structure au New Deal ou aux Etats-providence sociaux-démocrates qui sont apparus dans tous les pays capitalistes au cours des années 1930. En ce qui concerne l'époque actuelle, ce qui compte c'est que cette carte a déjà été jouée.

Je crois que nous entrons maintenant dans une période de dépression qui s'annonce très longue et va aller en s'approfondissant ; je pense même qu'elle va être plus grave que celle des années 1930. La grande différence c'est que la carte des dépenses publiques, la carte du keynésianisme, ne peut plus être jouée. Ainsi, aux

H. R. : *Blue collar.*

P. M. : Blue collar factory worker, and even here, I think, there is a big exaggeration. There are quite a few such people at work. But it's quite true that there are new forms of wage labor, for instance office work, and that many occupations, which used to be carried on by what could have been called a middle class, more or less independent entrepreneurs or professionals, have been proletarianized.

For example in this country, at the time of the Second World War about 40 % of the American population was involved in agriculture. Now it's about 2 %, and of course, you once had many small, what they called family farms. Now most of the people who do agricultural labor are wage laborers. Similarly, now even lawyers and doctors, which were until very recently pure professions, are now more and more being hired by large corporations, by profit making hospitals, or profit making firms of lawyers, and are paid a salary or commission. So I would say that far from there being a tendency for the working class to diminish, the tendency has been for the absorption of more and more of the productive and unproductive part of the world's population into a wage earning class. What has disappeared is the professional, or self-employed, or the small businessman of the past. People who once were neither capitalists nor workers, are now in the working class.

H. R. : *If you think that Bolshevism and fascism were both two types of efforts in this century to control the working class in a very brutal and harsh way, do you think that in the future it will be more difficult to resort to these kinds of devices ?*

P. M. : Well, more difficult but only for a particular reason. That is to say, fascism and Nazism were not only organizations of terror against the working population, but they had also a specific social and economic program, the development of the mixed economy, or the use of the State sector. Nazism and fascism were the originators of what was called in America the New Deal, or let's say in general, Keynesian economics, the use of State spending both in military production but also in public works projects like in Germany building the Autobahns, the development of unemployment insurance, all kinds of State programs. So that fascism and Nazism had something specific to offer the population. In that way they were structurally very similar the New Deal or the social democratic welfare States that began to develop in all capitalist countries in the 1930s. And one important fact about the present period is that this card has already been played.

I believe we are now entering into what will be a very long and deep depression. I would expect even more severe than the depression of the 1930s. The major difference is that the card of State spending, the card of Keynesianism, is no longer available that, for example in the United States, the State sector is already

dynamique agissante, à mon avis, qui règle le niveau d'intégration ou de conflit en Occident n'a pas tant à voir avec une quelconque opposition au bolchevisme qu'avec la tension qui existe entre la tendance naturelle du capitalisme à s'étendre internationalement et le fait que la seule forme d'organisation sociale et politique capable de l'emporter sur l'entreprise individuelle, au sein du libéralisme, est l'Etat national ; ce qui implique une lutte constante entre la tendance du capital à s'étendre internationalement et celle des capitaux nationaux à s'unir en groupes et à se combattre les uns les autres. Ainsi, par exemple, durant la seconde guerre mondiale, l'armée de l'air américaine ne bombardait pas certaines usines d'armement allemandes parce qu'elles représentaient des investissements de General Motors. Cette dernière tendance du capital peut donc jouer de façon très concrète.

H. R. : *Est-il vrai que pendant la seconde guerre mondiale les groupes communistes de conseils, ou ce qui en restait alors, conservaient une neutralité absolue par rapport à la guerre ?*

P. M. : Oui. Il y eut un article très célèbre — parmi nous, dans nos tout petits cercles — d'Otto Rühle publié par mon père aux Etats-Unis dans une version anglaise sous le titre très provocateur : *The Struggle Against Fascism Begins With the Struggle Against Bolshevism* (3), qui mettait en évidence que se battre contre Hitler, mais pour Staline, n'avait pas beaucoup de sens du point de vue de la classe ouvrière. Je dirais que la position des communistes de conseils n'était pas neutre mais qu'ils maintenaient le vieux mot d'ordre que l'ennemi est avant tout dans son propre pays et que la tâche des travailleurs dans chaque pays était de combattre leur propre classe dirigeante.

H. R. : *C'était donc le même mot d'ordre que durant la première guerre mondiale ?*

P. M. : Oui.

H. R. : *Il y avait cependant ce très fort courant idéologique qui présentait la seconde guerre mondiale différemment, comme un combat entre le bien et le mal.*

P. M. : Oui, c'est exact. Mais si on pensait que la terreur stalinienne n'était pas préférable à la terreur hitlérienne, on ne pouvait pas adhérer à cette interprétation des choses ; de même, si on pensait, comme mon père et ses amis, que Hitler n'était pas une anomalie, tout en représentant une particularité historique, et que le fascisme, le régime nazi, était un produit du système capitaliste. Leur position était qu'il fallait nécessairement détruire le capitalisme ; sinon on aurait d'autres Hitler, ou n'importe quoi d'approchant. Par exemple, l'utilisation des bombes atomiques, la mort de millions de gens affamés et épuisés de travail, ou diverses formes de terreur, tout ce qui fait notre lot quotidien tant que les capitalismes libéral et d'Etat existeront.

H. R. : *But still the Second World War had this very strong ideological component.*

P. M. : Yes, those people were very isolated. My father had actually a very interesting experience. When the war began, there was a meeting called by the union, to which he belonged, the Union of Metal Workers, the machinists' union, which was not a very right-wing union ; it was a rather left-wing or liberal union. The union officials announced in this meeting that now that America was at war, there should be no strikes, that the important thing was for everyone to cooperate to win the war, and that after the war, then there'll be a lot of money and everyone would live very well, and so forth. And my father took the floor and said that in his opinion, this was a very good time to go on strike, because now the workers were needed very badly, not as during the depression. Now the pressure was on to produce war materials, and this was a very good time to get more wages and better working conditions. He was ignored. But after the meeting, a couple of people said that they wanted to discuss with him, and took him outside. They said they were from the union. One of them pulled out a gun and said : « We could take you for a little ride in the country, a euphemism to take you out and kill you, but instead we will just give you a warning : don't ever come to union meeting again », which he didn't do, he did not want to be killed.

H. R. : *Was it a real threat ?*

P. M. : Oh yes, they would probably have killed him. So under these circumstances, by and large, very few people had this point of view, although it was not just confined ... For example, there was the group around Dwight Macdonald in the magazine *Politics*. Dwight Macdonald and the art critic Clement Greenberg published an article, in which they also came out against the war and argued that the position of socialists should be to oppose every government and to support the German working class population against their own government rather than to join one government and fight another. But it was very difficult for people to take this position, of course.

H. R. : *One of the persistent themes in modern mainstream commentary is that there isn't any more a working class in developed countries. What do you think about this in the light of your previous remarks ?*

P. M. : Well, if you use Marxist definition of working class, that is to say, people who live from wage labor, then I would have to say that probably close to 90 or 95 % of the population in the developed countries is proletariat in that sense. What's meant by this generally, is that there has been a decline in that part of the working class, which fit a certain traditional stereotype, the male factory worker.

H. R. : *Il y avait pourtant bien durant la seconde guerre mondiale cette composante importante dont j'ai parlé.*

P. M. : C'est vrai. Les communistes de conseils étaient très isolés. Pour te donner un exemple, je vais te raconter ce qui est arrivé à mon père. Lors de l'entrée en guerre des Etats-Unis, le syndicat auquel il appartenait, l'Union of Metal Workers [Syndicat des ouvriers de la métallurgie], un syndicat de métallurgistes, de tendance libérale, qu'on pourrait situer plutôt à gauche, a convoqué ses adhérents à une assemblée générale. Les bonzes syndicaux annoncèrent à cette réunion que, dorénavant, l'Amérique étant en guerre, il ne devait plus y avoir de grèves, qu'il fallait que tout le monde coopère pour gagner la guerre ; qu'après la victoire il y aurait beaucoup d'argent, que tout le monde vivrait très bien, et ainsi de suite. Mon père prit alors la parole pour dire, qu'à son avis, c'était au contraire le bon moment pour faire grève puisque, à l'opposé de ce qui s'était passé durant la dépression, on avait absolument besoin de travailleurs. Il fallait maintenant produire très rapidement du matériel de guerre ; c'était donc une bonne occasion d'obtenir des augmentations de salaire et de meilleures conditions de travail. On l'ignora. Mais après le meeting, deux types lui dirent qu'ils voulaient discuter avec lui et l'emmenèrent dehors. Ils se présentèrent comme étant du syndicat. L'un d'eux sortit un revolver et lui dit : « Nous pourrions t'emmener faire un tour à la campagne, une façon de parler pour dire qu'on sort de la ville avec toi et qu'on te descend ; mais nous allons plutôt juste te donner un conseil : ne remets jamais les pieds à une réunion syndicale. » Ce qu'il fit ; il ne voulait pas être assassiné.

H. R. : *Est-ce que c'était une menace réelle ?*

P. M. : Oh! oui, ils l'auraient certainement tué. Aussi, dans ces conditions, très peu de gens partageaient cette façon de voir des communistes de conseils, quoiqu'elle ne fût pas seulement la leur... Il y avait par exemple le groupe de Dwight Macdonald dans la revue *Politics*. Dwight MacDonald et le critique d'art Clement Greensberg publièrent un article dans lequel ils se déclaraient contre la guerre et écrivaient que les socialistes devaient s'opposer à tout pouvoir étatique, apporter leur soutien à la classe ouvrière allemande dans sa lutte contre ses propres dirigeants plutôt que de se joindre à un gouvernement pour en combattre un autre. Bien sûr, ce n'était pas facile pour tout le monde de soutenir une telle position.

H. R. : *Un thème revient sans cesse dans les commentaires contemporains dominants : il n'y a plus de classe ouvrière dans les pays développés. Qu'en penses-tu à la lumière de ce que tu as dit précédemment ?*

P. M. : Si on s'en tient à une définition marxiste de la classe ouvrière, c'est-à-dire l'ensemble de ceux qui vivent de leur travail salarié, je serais tenté de dire que, dans ce sens, probablement près de 90 % ou 95 % de la population dans les pays développés appartient au prolétariat. Ce que ces commentaires veulent dire généralement c'est qu'il y a eu un déclin de cette fraction de la classe ouvrière qui correspond à un certain stéréotype traditionnel : l'homme ouvrier d'usine.